

DEVELOPPEMENT AUTONOME ET COMPENSATION**Ph. COUTY****RESUME**

Cet article explore le rapprochement entre deux idées : d'une part la conception de l'Univers comme système de compensations, telle que l'ont exposée, entre autres, Emerson et Azais ; d'autre part l'approche des phénomènes sociaux fondée sur la technique du croisement de typologies ou de distributions. Si ces idées peuvent se ramener à une seule dont elles seraient la conséquence, alors il semble que la pluralité d'évolutions autonomes et simultanées -donc la notion même de développement indépendant- devient à la fois impensable et inobservable. Il n'y aurait plus de possibilité que pour une évolution d'ensemble, associant des éléments de plus en plus interdépendants. Le signe (et le sens) de cette évolution serait l'accroissement de la conscience sociale, ou -ce qui revient au même- l'effort de la matière vivante pour s'organiser.

SUMMARY

This paper attempts to merge two ideas : the idea of universal compensation, expounded by Emerson and Azais, and the idea of functional relationship between two sets of data. If both these ideas can be seen as one, then it seems that a multiplicity of autonomous developments becomes not only unthinkable but also unobservable. There is room only for one single process of change, associating more and more interdependent elements. Such a process coincides with an increase of social consciousness, which is the same thing as the continuing effort of living matter to organize itself.

(Version provisoire d'un texte à paraître dans Etudes Rurales, Paris)

Rendre le monde un peu moins inintelligible et un peu plus habitable, cela requiert peut-être, à côté des enquêtes et des études, la recherche risquée -utopique ?- d'un raccourci radical :

Sur l'étang le reflet peut bien
Fréquemment se brouiller :
Sachons l'image (1).

A quoi peut ressembler cette image ? Sans doute à la "vue immédiate de l'essence du monde, comme par un trou dans le manteau de l'apparence", dont parle Nietzsche (2). La formulation a de quoi donner le vertige, mais insistons : n'y a-t-il pas lieu parfois de se demander à quelle profondeur il faudrait descendre, quelle durée et quels espaces il faudrait embrasser, pour discerner enfin la "résistance suprême de l'être", objet par excellence de la méditation (3) ? Epreuve essentielle, qui seule nous permettrait enfin de savoir si nous tenons véritablement à rencontrer, à vérifier cette résistance suprême. Car le travail d'investigation empirique et logique auquel nous nous livrons avec une apparente sincérité, sommes-nous sûrs qu'il ne masque pas un refus prudent d'aller au fond des choses ? L'ignorance, ou ce qui revient au même : l'encombrement d'une information surabondante, nous conviennent mieux, peut-être, que la connaissance véritable. Si nous le comprenions, dit Hebbel, l'ordre du monde nous serait insupportable (4).

1 - ORDRE DU MONDE ET COMPENSATION

Il ne s'agit que de chercher à figurer, bien entendu, ou à représenter cet ordre du monde, dont nous devons accepter qu'il se réduise pour nous à l'un de ces objets que la science a pour tâche de construire et de multiplier. Elle le fait "par des méthodes régulières et contrôlables, méthodes qui fournissent par le même effort l'interconnexion entre ces objets" (5). En sciences sociales, la fréquence de ces interconnexions et de ces intersections de relations fait soupçonner qu'elles révèlent une propriété fondamentale des êtres étudiés, leur "résistance" peut-être, ou encore la structure même de notre esprit, ou enfin les deux à la fois.

Ce soupçon était devenu conviction chez le philosophe américain Emerson :

The world looks like a multiplication table, or a mathematical equation, which, turn it how you will, balances itself... What we call retribution is the universal necessity by which the whole appears wherever a part appears... While thus the world will be whole and refuses to be disparted, we seek to act partially, to sunder, to appropriate... (6).

Réalité objective ou simple artefact cognitif, la structure esquissée par Emerson est attestée d'abord par l'expérience quotidienne. Elle exprime en somme le fait que les choses existent ensemble (7). La faiblesse de nos moyens mentaux nous interdit de reconnaître ou de construire cet accord autrement que par couples de variables, mais si nous juxtaposons ou superposons les relations ainsi établies, alors nous voyons effectivement s'édifier un modèle global, cohérent et stable. Prenons quelques exemples, à peu près au hasard :

- L'on devient riche et vieux en même temps ; tant il est rare que les hommes puissent réunir leurs avantages (8).
- L'humanité entière serait détruite si du mal même ne naissaient, capables de le ramener à de justes proportions, des restrictions naturelles analogues à celles qui empêchent la prolifération infinie des infusoires d'anéantir notre planète (9).
- Le jeu des différentes lois psychologiques s'arrange à compenser dans la floraison de l'espèce humaine tout ce qui, dans un sens ou dans l'autre, amènerait par la pléthore ou la raréfaction son anéantissement (10).
- Le mal est l'ombre du bien. Tout bien réel, pourvu de solidité et d'épaisseur, projette du mal. Seul le bien imaginaire n'en projette pas (11).
- Tout le temps un prix terrible, en train d'être payé. Mais à qui ? Et pour quoi ? Qu'est-ce qui a payé mon existence jusqu'à aujourd'hui ? (12).
- US corporations may profit from shipping their arguably dangerous goods abroad ; their punishment is encountering American personal injury lawyers when they get there (13).
- Of the imports into Africa from the outside during these three centuries (XV - XVIIIe siècle), the most important were certainly the new food plants which the Portuguese introduced from South America. Three of these at least -cassava, maize and sweet potato- made at tremendous difference to food supplies especially in the more humid equatorial regions. There can, in fact, be little doubt that the depopulation caused in some districts by the slave trade was more than offset by the growth of population through these new means of subsistence in tropical Africa as a whole (14).

Bien entendu, le registre des normes, de par sa nature même, est tout entier construit sur le modèle de la compensation :

- Ne vous mettez pas en situation irrégulière, vous auriez à payer immédiatement une indemnité forfaitaire.
- (Chez les Beembé du Congo) le partage des tâches entre les sexes est clair : aux femmes revient le renouvellement des ressources naturelles, aux hommes sont confiées les entreprises qui contraignent la nature et qui, d'une façon ou d'une autre, tendent à détruire le monde à l'entretien duquel les femmes contribuent (15).

Pour faire court, et comme un certain Serge Grigorévitch Stroganov comte russe et curateur de l'Université de Moscou, eut la bonté de l'apprendre au révolutionnaire Alexandre Herzen en 1846, tout est compensé (16).

Les régularités considérées par la science économique font elles aussi entrevoir une possibilité ou une exigence d'équilibre, de compensation. Pour un économiste, tout résultat n'est d'abord que la contrepartie d'une somme de coûts. Allez aussi loin que vous voudrez dans la réflexion sur la manière d'atténuer l'effort consenti en vue d'un objectif donné ou d'obtenir un produit accru pour un effort donné, jamais vous n'échapperez aux équivalences formalisées par les techniques comptables.

Cela reste vrai même en dynamique. L'amplification dans le temps des flux de biens et de services qu'on appelle croissance, et qui conditionne le développement, n'est pensée qu'à travers une trame de compensations. Les unes synchroniques, ou transversales, observables à un moment donné. On connaît, ou on croit connaître, la thèse qui fait coïncider un niveau donné de développement avec un certain degré de division du travail et une certaine intensité d'échanges où tous les partenaires sont supposés trouver plus ou moins leur compte. Depuis Ricardo, la formulation de cette thèse a atteint une complexité impressionnante, en pure perte d'ailleurs puisque les arguments logiques ne convainquent jamais personne (17). D'autres préfèrent penser que l'augmentation de la production par tête n'est jamais obtenue qu'asymétriquement, aux dépens de partenaires exploités. Le centre ne progresserait alors qu'en appauvrissant sa périphérie. Nulle place dans ces deux familles de théories, on le voit, pour l'espèce d'apartheid économique à laquelle risque de ressembler l'improbable juxtaposition de développements endogènes, autocentrés, indépendants. Pour les chantres de l'avantage comparatif comme pour les dénonciateurs de l'échange inégal, il est toujours question, sous une forme ou sous une autre, de balance, de contrepartie, de compensation. Ou plus fondamentalement : de liaison et de dépendance mutuelle.

Toujours en dynamique, on observe aussi des compensations diachroniques, longitudinales, inscrites dans le fil même de la durée. Epargner pour investir, investir pour produire davantage, produire davantage pour amortir et réinvestir. Immense fuite en avant, perpétuel réarrangement d'éléments amovibles. Rien de tout cela n'échappe à la loi des compensations, le plus ne pouvant évidemment pas surgir du moins.

La pratique scientifique semble se modeler sur l'aspect compensé des phénomènes qu'elle saisit. Dès que la science sociale prend la peine de

recourir à l'empirisme, tout se passe comme si elle faisait fond, d'abord sur la mise en contact, en correspondance, de deux ensembles (ou davantage). Ceci pour déceler la structure dissimulée dans un regroupement de données, ou pour exhiber le mouvement qui les anime. La technique employée, le plus souvent, revient à croiser deux distributions (au moins) -si possible rangées sur des graduations inverses : ceci grandit lorsque cela diminue. Ou tout au moins : pour que ceci change, il faut que cela change aussi. Double saisie équilibrée, ou encore mieux : compensée, qui analyse et décompose pour expliquer - c'est-à-dire, au sens latin primitif : pour déplier, dérouler, étaler (voir annexe 2).

Cette manipulation créatrice n'a pas cours que dans les sciences sociales. En littérature également, elle est de mise -encore que de façon moins formaliste et moins rigoureuse. Elle est même, nous dit Julien Gracq, le signe de la bonne littérature :

Dans un grand roman, contrairement au monde imparfaitement cohérent du réel, rien ne reste en marge -la juxtaposition n'a de place nulle part, la connexion s'installe partout (19).

Prenons acte de cette démarche commune au scientifique et au littéraire ; agencer, au besoin non sans forcer les choses, un monde plus cohérent, donc plus intelligible ou plus beau que le vrai. Et concluons que fondée sur l'invention et la vision d'un échange, cette démarche ne saurait déboucher, au terme de son déroulement, sur autre chose que la représentation multipliée et dilatée du pas élémentaire qui la constitue.

Loin de moi la pensée que l'univers social se réduise à ces relations et à ces correspondances instituant d'innombrables compensations et de non moins innombrables mécanismes correcteurs, mais enfin c'est d'abord cela que nous sommes habitués à voir et à faire voir.

Si nous admettons que ce genre de représentation ne déforme pas gravement la réalité, nous devons admettre aussi que le développement indépendant d'un groupe ou dans un espace est quelque chose de très hypothétique. Et pour trois raisons. D'abord parce que tout développement, ou plus précisément toute croissance fondant le développement, résulte d'un accroissement de la division de travail, c'est-à-dire des relations et des compensations entre agents, entre firmes, entre nations et groupes de nations. Ensuite parce que le développement au cours d'une période est toujours commandé -ou limité- par les décisions prises et les comportements adoptés au cours des périodes antérieures. Et enfin parce que, pour lire et interpréter un phénomène social, nous tendons inévitablement à élaborer des croisements qui, de proche en proche, mettent en jeu des variables de plus en plus éloignées.

Si nous estimons que la prévalence des représentations de croisement et de compensation témoigne seulement d'habitudes de vision, alors nous pouvons admettre la possibilité de phénomènes échappant à ce type de lecture. Mais à supposer que cette rupture historique se produise un jour quelque part, où trouver les moyens d'enregistrer, dans son illisible originalité, un phénomène aussi radicalement étranger à toutes nos habitudes d'observation et d'intellection ?

2 - L'EFFORT DE LA MATIERE POUR S'ORGANISER

A en croire Cioran,

Les modernes répugnent... à cette idée, spécifiquement antique, suivant laquelle les biens et les maux représentent une somme invariable, qui ne saurait subir aucune modification. L'identité du monde avec lui-même, l'idée qu'il est condamné à être ce qu'il est, que l'avenir n'ajoutera rien d'essentiel aux données existantes, cette belle idée n'a plus cours (20).

La Genèse avait une fois pour toutes enfermé l'homme déchu dans l'univers de la compensation (21), mais de nos jours

il nous faut du futur à tout prix. La croyance au Jugement Dernier a créé les conditions psychologiques de la croyance au sens de l'histoire... Nous nous comportons en fait comme si l'histoire suivait un déroulement linéaire, comme si les diverses civilisations qui s'y succèdent n'étaient que des étapes que parcourt, pour se manifester et s'accomplir, quelque grand dessein dont le nom varie suivant nos croyances ou nos idéologies (22).

Avec une jubilation suspecte, Cioran conclut que "tout progrès implique un recul, tout ascension une chute" (23). Et plus loin : "Les valeurs surgies dans le temps sont, en dernière instance, interchangeables" (24).

Traduisons : les progrès apparents seraient toujours si partiels et payés si cher qu'au fond toute question relative à la possibilité d'un développement quelconque, dépendant ou indépendant, serait parfaitement vaine. Ce point de vue n'est pas déraisonnable. Ce n'est pas par amour de l'Italie, mais par simple bon sens, que Stendhal a raillé la révolution industrielle anglaise :

Je sentis sur-le-champ le ridicule des dix-huit heures de travail de l'ouvrier anglais. La pauvre Italien, tout déguenillé, est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l'amour, il se livre quatre-vingts ou cent jours par an à une religion d'autant plus amusante qu'elle lui fait un peu peur... etc. (25).

En termes plus scientifiques, et moins frappants, Polanyi ne nous dit pas autre chose : la révolution industrielle a conclu un processus au terme duquel le travail, la terre et la monnaie se sont trouvés transformés en marchandises, alors pourtant qu'aucun de ces trois "biens" ne peut être produit en vue de la vente. On s'est alors mis à échanger ces pseudo-marchandises sur un marché généralisé, fonctionnant de façon automatique. Du coup, la société s'est trouvée douloureusement réduite à l'état d'accessoire du système économique. Reprenant presque mot pour mot les termes d'Emerson qui nous informait (26) que rien n'est donné mais que tout est vendu, Polanyi écrit :

Improvements are, as a rule, bought at the price of social dislocation (27).

Nous touchons ici l'essentiel de ce que recouvre le terme tant galvaudé de développement. Un système économique s'emballa en se soumettant tout ce qui peut servir à son propre progrès. Face à ces embardées catastrophiques, les sociétés secrètent des aménagements destinés à contenir, à freiner, à canaliser une évolution qui, autrement, leur serait fatale. Le développement est un perpétuel compromis, tantôt négocié, tantôt né de la violence, entre la tendance au progrès des richesses et la volonté de survie des individus et des groupes. L'exemple récent de l'Indonésie le montre clairement :

La modernisation rizicole a déclenché un processus de développement global dans les campagnes indonésiennes et... ce dernier a lui-même secrété, au bout d'un certain nombre d'années, des anticorps permettant de lutter contre le mal qui le menaçait dans un premier temps. En d'autres termes, après s'être fortement aggravées, les inégalités sociales se sont stabilisées grâce à une distribution du revenu moins inéquitable résultant de la diversification de l'économie villageoise (28).

Echange donc, compensation encore et toujours, de telle sorte qu'on pourrait tenter de situer les sociétés sur un système d'axes dont l'un mesurerait la production par tête et l'autre le bonheur selon Stendhal. Et ce serait le plus justement du monde que les Tahitiens auraient adopté, pour désigner le changement social, un mot qui "signifiait au premier sens quelque chose de l'ordre du troc et de l'échange" (29).

Mais les sociétés sont-elles définitivement prisonnières de cet entrecroisement systémique ? Non sans doute, au moins au plan des représentations. Des groupes peuvent ressentir le besoin, surtout lorsqu'ils traversent une crise, de s'inventer un passé ou surtout un avenir mythique propres à les tirer de la mauvaise passe. De cette "urgence de vouloir" (30), nous trouvons un exemple significatif chez les Beembé du Congo, vers 1860, avec un certain Mwa Bukulu qui maîtrisait la pluie et sauvait les enfants :

Tout faire pour avoir un lignage nombreux et des champs prospères ne devrait pas être une entreprise dangereuse qui appelle son prix de maléfice. Mwa Bukulu donne le fil pour sortir du monde clos de l'action magique où rien ne s'acquiert sans perte compensatoire. Le chemin est ouvert vers un avenir où toutes les entreprises humaines devraient s'épanouir nanties de la bénédiction des esprits (31).

On éprouve cependant quelque impatience à voir cette sortie hors du champ de la compensation indiscrètement célébrée et recommandée par d'ambitieux redresseurs de torts, très affairés à parler au nom de sociétés silencieuses. Le mythe du développement autocentré, si bruyamment propagé au cours des années récentes, semble bien avoir été fabriqué par les penseurs empressés dont Valéry nous a révélé le calcul :

Si je me faisais social et populaire, les avantages ne seraient pas moindres. La foule me porterait ; je lui donnerais des formules ; elle frémirait à ma voix. Je me rendrais plus puissant que les puissants, en injuriant et maudissant les puissants. Je vivrais puissamment de la défense des humbles (32).

N'insistons pas. La question doit être posée, mais autrement. Notre monde n'est pas fini, puisqu'un flux continu d'énergie, venu du soleil, ne cesse de le renouveler (33). Aussi peut-on dire, comme Bataille, qu'à la surface du globe :

pour la matière vivante en général, l'énergie est toujours en excès, la question est toujours posée en termes de luxe, le choix est limité au mode de dilapidation des richesses. C'est à l'être vivant particulier, ou aux ensembles particuliers d'êtres vivants, que le problème de la nécessité se pose (34).

D'où la proposition suivante, difficilement réfutable :

Il nous faut dériver la production excédante soit dans l'extension rationnelle d'une croissance industrielle malaisée, soit dans les oeuvres improductives dissipatrices d'une énergie qui ne peut être accumulée d'aucune façon (35).

Si l'on opte pour la première voie, comme on le fait universellement de nos jours (même et surtout lorsqu'on s'en défend), alors cessons honnêtement de parler de développement indépendant. La croissance industrielle, et la croissance agricole qui en est la base nécessaire, coïncident historiquement avec un renforcement constant des interactions et des relations d'échange -même si l'on tient compte de pauses et de moments d'isolement toujours temporaires. A elle seule, la dérivation des flux excédentaires vers les zones ou les groupes en difficulté exige une mise en communication accrue, et non pas une déconnexion séparatrice. Plus que jamais, l'histoire humaine paraît se modeler sur les consécutives mécaniques reliant intrants et produit, épargne et investissement, capital et revenu, innovation et progrès des richesses, dans un système d'échanges inévitablement généralisé. Il est généreux, mais naïf, de condamner l'oppression sociale puisqu'elle est inhérente, comme l'a montré Simone Weil, à la division du travail (36). De toute façon,

Exiger de la force qu'elle ne se manifeste pas en tant que force... c'est aussi insensé que d'exiger de la faiblesse qu'elle se manifeste en comme force (37).

On imagine malaisément la nature et la direction de l'autre voie suggérée par Bataille, celle des "oeuvres improductives". Tout ce que nous savons, c'est que cette voie devrait s'ouvrir un jour, puisqu'il semble

assez décevant de n'avoir à proposer, en remède à la catastrophe qui nous menace, que l'élévation du niveau de vie (38).

Ce chemin du "luxe authentique", Bataille le décrit en termes si romantiques que je crois prudent d'enfourer dans une note infrapaginale la

citation indispensable (39). Risquons deux remarques sur ce sujet quasi-impossible à traiter :

- Une orientation aussi radicalement autre, à l'évidence, ne saurait résulter de machinations technocratiques. Nous ne pouvons donc rien en dire aujourd'hui, nous aurions même sans doute beaucoup de mal à la reconnaître au cas où elle serait déjà ouverte. Méditons ici un admirable passage de l'Evolution créatrice :

Parce qu'elle cherche toujours à reconstituer, et à reconstituer avec du donné, l'intelligence laisse échapper ce qu'il y a de nouveau à chaque moment d'une histoire. Elle n'admet pas l'imprévisible. Elle rejette toute création... Que chaque instant soit un apport, que du nouveau jaillisse sans cesse, qu'une forme naisse dont on dira sans doute, une fois produite, qu'elle est un effet déterminé par ses causes, mais dont il était impossible de supposer prévu ce qu'elle serait, attendu qu'ici les causes, uniques, font partie de l'effet, ont pris corps en même temps que lui, et sont déterminées par lui autant qu'elles le déterminent ; c'est là quelque chose que nous pouvons sentir en nous et deviner par sympathie hors de nous, mais non pas exprimer en termes de pur entendement ni, au sens étroit du mot, penser (40).

- Un tel mouvement, quels que soient son objet, son rythme et sa direction, ne semble pas facilement séparable de la conscience accrue que les sociétés prennent elles-mêmes et de leurs parcours de plus en plus liés. Bataille le suggère assez clairement : le recours "décevant" à la simple élévation du niveau de vie

se lie à la volonté de ne pas voir dans sa vérité l'exigence à laquelle il veut répondre (41).

A contrario, l'avènement du social réfléchi prévu par Teilhard apparaît, logiquement, comme la clé d'un développement déployé hors de la zone intenable des accroissements permanents de production par tête. En dernière analyse, c'est dans ce progrès du social réfléchi, donc de la conscience individuelle et sociale, qu'il faudrait voir la "forme ultime et suprême de groupement où culmine peut-être... l'effort de la matière pour s'organiser" (42). Et le développement véritable, au bout du compte, ne serait pas autre chose.

Qu'ajouter encore, sinon que dans cette perspective unitaire et convergente, les manifestations de développement indépendant ou séparé pourraient bien n'être que des écarts stériles par rapport à l'évolution générale du phylum humain ? Autrement dit - des impasses ?

*

* *

Nous avons tenté de rapprocher deux idées ou deux principes : la conception de l'univers comme système de compensations, l'approche des phénomènes sociaux fondée sur la technique du croisement de typologies ou

de distributions. Le but était de montrer, ou de suggérer, que ces deux idées se ramènent à une seule, plus fondamentale, malaisément formulable, et qu'on ne saurait accepter sans exclure toute pluralité d'évolutions autonomes et simultanées. En d'autres termes, la notion de développement autonome devient à la fois impensable et empiriquement invérifiable. Il n'y a place que pour une évolution d'ensemble, concernant des éléments de plus en plus interdépendants, et l'observation de cette évolution sur le terrain consiste dans tous les cas à constater ces interdépendances, ces liaisons, ces compensations. Le signe et le sens de cette évolution d'ensemble se résument dans la conscience accrue que prennent les sociétés concernées de leur effort pour organiser et maîtriser leur devenir commun.

ANNEXE 1

Deux auteurs au moins ont cru pouvoir fonder une explication du monde sur la théorie des compensations : Pierre Hyacinthe AZAIS et Ralph Waldo EMERSON. Le philosophe américain est connu de tous, ses oeuvres sont accessibles depuis longtemps en livre de poche. C'est donc à l'écrivain français, plus ignoré, que sera consacrée la présente note.

Bien que la pensée d'AZAIS ne soit ni très rigoureuse ni très profonde, elle mérite de retenir un moment l'attention de quiconque s'intéresse à l'apparition puis à la formulation d'idées devenues plus tard essentielles en science économique. Certaines constructions théoriques semblent préparées par des penseurs un peu approximatifs, dont les intuitions fournissent pour ainsi dire le terreau nécessaire au développement ultérieur de la science. Il y a quelque chose de fascinant à rechercher, dans l'archéologie du savoir, les marécages d'où semblent surgir après un long délai de maturation les plantes organisées que cultiveront plusieurs générations de théoriciens. Il n'est pas sans intérêt non plus de mesurer l'écart qui sépare au début du 19^e siècle le vague discours d'une certaine philosophie morale -discipline qui avait pignon sur rue à l'époque et qu'AZAIS enseigna à l'Athénée- des propositions plus arides mais plus fermes de la science économique naissante. Nouvelle occasion de reconnaître l'envergure intellectuelle d'un Adam SMITH, qui commença par enseigner la littérature à Edimbourg, puis la philosophie morale à Glasgow avant de se spécialiser en Economie Politique et, à proprement parler, de construire cette discipline. AZAIS, pour sa part, n'est jamais devenu spécialiste de quoique ce soit, et la rigueur n'était pas son fort.

Né le 1^{er} mars 1766 à Sorèze, Pierre-Hyacinthe AZAIS se distingue au cours de ses études par son goût pour l'histoire naturelle et ses aptitudes pour la musique. Une publication imprudente lui fait risquer la déportation sous le Directoire, mais les religieuses de l'hôpital de Tarbes le cachent et lui sauvent la vie. Il est ensuite précepteur, journaliste, maître d'études puis professeur de géographie à Saint-Cyr. A Avignon en 1811 puis à Nancy en 1812, il exerce les fonctions d'Inspecteur de la Librairie. Attaché au Constitutionnel sous la Restauration il est pensionné par DECAZES en 1817. Il enseigne à l'Athénée de Paris vers 1820, puis donne dans son jardin des conférences fort suivies. Peu apte aux intrigues, il ne réussira jamais à être de l'Académie Française. Il meurt le 22 janvier 1845.

Les titres de ses livres donnent un peu à sourire : Explication Universelle (1826), Idée précise de la vérité première et de ses conséquences générales (1834), De la phrénologie, du magnétisme et de la folie (1839) Le précurseur philosophique de l'explication universelle (1844)... L'ouvrage que cite STROGANOV s'intitule : Des compensations dans les destinées humaines et j'en ai consulté la cinquième édition, parue en 1846 à Paris, chez Firmin-Didot (528 pages). Elle comporte quatorze livres, dont les intitulés insipides finissent par laisser pressentir je ne sais quel dessein soigneusement prémédité mais toujours occulte. En voici des exemples : Du malheur (coup d'oeil sur la distribution des diverses conditions qui composent le sort de

l'homme), Compensations attachées au titre de père, Compensations dépendantes de l'organisation individuelle, Des compensations qui s'attachent à la fortune, Des compensations qui s'attachent au séjour des villes et au séjour des campagnes, Des compensations qui s'attachent à la fortune, Des compensations établies dans le sort des femmes etc. etc.

Le livre est écrit dans une langue élégante, un peu molle, parfois prolixe, qui rappelle irrésistiblement le style aimable et facile de l'abbé DELILLE ou de BRILLAT-SAVARIN. Il y a vraiment eu, en ce début du XIXe siècle, rupture significative entre la foule des attardés du siècle précédent, et le CHATEAUBRIAND supérieur et isolé auquel, dit Julien GRACQ, "nous devons presque tout". Quant au fond, en tout cas, ce n'est pas trop dire qu'AZAIS traite exactement le même sujet qu'EMERSON, -un sujet qui annonce à la fois l'équilibre général de WALRAS, l'état stationnaire de Stuart MILL et l'éternel retour de NIETZSCHE.

Jugez plutôt. Dès la préface, AZAIS interroge : "La somme générale de destruction n'est-elle pas nécessairement et rigoureusement égale à la somme générale de recomposition puisque l'univers se maintient et que son ensemble est immuable ?" (p. 3). Sans fausse modestie, il annonce ensuite sa découverte : "Cette loi de succession, de retour, d'équilibre, embrasse nécessairement tout ce qui, n'étant pas éternel, s'accroît, s'arrête, se dégrade, se détruit. Ainsi le sort des sociétés humaines, et plus généralement encore de toutes les institutions humaines, est figuré par le sort des individus. Pour l'observateur attentif, et impartial, le principe des compensations est la clef de l'histoire" (p. 3).

Malheureusement, cette thèse n'est illustrée que par des dissertations d'une désolante banalité, ou par des anecdotes édifiantes. Rien de semblable, par conséquent, à la succession d'exemples empiriques que MALTHUS -pour ne citer que lui- avance à l'appui de la thèse exposée au début de son livre. Et pourtant, l'idée d'AZAIS eût pu servir de fil conducteur à une recherche historique sérieuse : "L'auteur de la nature a destiné les hommes à vivre en société. Un résultat nécessaire de cette destination est l'inégalité des conditions et des richesses. Par conditions et par richesses, il faut entendre tous les avantages extérieurs à l'individu, qui lui sont assurés par la place élevée qu'il occupe dans une composition quelconque de gouvernement et de société. Ces avantages sont réels, précieux, désirables ; ils sont la source de jouissances positives. Les hommes qui les possèdent sont inscrits sur une gradation de bien-être à laquelle il fallait des compensations, puisque le Créateur de l'espèce humaine est également le père de celui qui est élevé et de celui qui est très abaissé dans cette échelle. L'échelle inverse des facultés personnelles est une de ces compensations. Il en est une multitude d'autres qui se croisent en tout sens, non pour se combattre, mais pour s'aider, se soutenir, et en dernier résultat, pour répandre sur l'ensemble de l'espèce humaine cette mesure uniforme de privations et de bien-être que la justice du père commun devait concevoir et que sa puissance devait exécuter..." (p. 29-30).

Il faut connaître la suite de l'histoire des idées au XIXe siècle pour trouver quelque intérêt à ces évidences paisibles -et pour s'émerveiller que l'eau claire d'AZAIS ait fini, grâce à MILL, WALRAS ou NIETZSCHE, par se muer en vins capiteux. Je n'ai sursauté qu'à la page 218 de l'ouvrage, au moment où un certain Lorenzo remet son livre à un jeune disciple nommé Amédée, en lui demandant de l'étudier et de le compléter. Cette passation de pouvoirs s'accompagne d'indications qui préfigurent, à la lettre, celles que donnera bien plus tard Karl POPPER : "Examinez avec attention tout ce que je dis ; que cet examen se fasse toujours en présence des faits que j'emploie. Songez, mon ami, que toute contradiction entre un seul fait bien constaté et ma pensée principale démontrerait invinciblement l'erreur de ma pensée et que sans égards pour moi, vous devriez alors la rejeter. Mais songez aussi que si tous les faits que l'homme peut connaître sont expliqués par ma pensée principale, si la loi qu'elle indique est sans cesse présente à tous les êtres qui se forment, à tous les mouvements qui s'exécutent, cette pensée est rigoureusement vraie". Voilà définis avec précision, dès le règne de Napoléon, la procédure de falsification des hypothèses et la technique du test crucial telles qu'on les trouve exposées et formalisées dans la Logique de la Découverte Scientifique. AZAIS ajoute encore cette proposition franchement systémiste, qui résume parfaitement son livre et sur laquelle on peut se permettre de conclure : "L'univers est un ouvrage dont l'ensemble est unique, immuable" (p. 218).

ANNEXE 2

Explico renvoie, en latin, à la préposition ex et au verbe plecto.

Le sens premier de ex est : hors, hors de. Le mot suggère l'idée de sortir, de changement d'état, ou encore il indique de quelle matière un objet est fait ou tiré.

Le sens de plecto est : tresser, entrelacer, enlacer. Ce verbe est surtout utilisé au participe passé : plexus (tressé, mais aussi : embrouillé, ambigü).

A côté de plecto, un intensif de même racine est utilisé dans des composés tels que complico, explico. Complico veut dire : plier, rouler, enrouler. Explico signifie : dérouler, développer, déployer, d'où expliquer.

Au sens primitif, expliquer c'est étaler quelque chose qui était plié ou enroulé (un *manuscrit*, une *étoffe*). Très exactement ce que l'on entend par l'expression couramment utilisée aujourd'hui de : mettre à plat (au sens de : élucider, clarifier). Compte tenu cependant du sens de plecto (qui est le même mot que plico) il ne paraît pas faux d'attribuer à expliquer le sens de : défaire quelque chose qui était tressé ou entrelacé. Dans cette optique, la préposition ex suggère qu'en défaisant l'entrelacement qui constitue l'objet, on montre de quoi est fait cet objet. Expliquer un phénomène revient alors à repérer ses composantes et à montrer comment elles s'unissent en satisfaisant à ce que les économistes appellent la substituabilité et la complémentarité. C'est dans la mise en oeuvre de la substituabilité qu'apparaît la possibilité de compensations : x provient de y + z (beaucoup d'y et un peu de z, ou l'inverse...).

Voir A. ERNOUT et A. MEILLET : Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1985, 4e édition, 833 p.

NOTES

- (1) RILKE, Sonnets à Orphée, 1,9 (1972, p.119).
- (2) NIETZSCHE, Humain, trop humain, 164 (1973, I, p. 163).
- (3) "L'être reste pour la méditation ce qu'il y a de plus digne à mettre en question. Dans l'être, la méditation trouve une résistance suprême". HEIDEGGER 1980, p. 126.
- (4) HEBBEL, Journal (1963, p. 69).
- (5) ULLMO 1969, p. 152.
- (6) EMERSON, sans date, pp 44-45 (Compensation, Essays, 1st Series, vol II)
- (7) CLAUDEL, Connaissance de l'Est (1967, p. 84 : "Jadis, j'ai découvert avec délice que toutes les choses existent dans un certain accord... etc").
- (8) LA BRUYERE 1962, p. 191.
- (9) PROUST, La Fugitive (1954, vol. III, p. 585).
- (10) PROUST, Le Temps Retrouvé (1954, vol. III, p. 781).
- (11) WEIL 1979, p. 107.
- (12) GUSTAFSSON 1983, p. 128.
- (13) Newsweek, 4 fév. 1985 : Bhopal - battling for business.
- (14) OLIVER et FAGE 1978, p. 136. J'ai longuement hésité avant d'inclure dans le présent article cette opinion qui semblera provocante à beaucoup. Peut-être faut-il s'empresse d'ajouter que le jugement exprimé par Oliver et Fage est vivement controversé. Ainsi E. M'Bokolo : "Ce qui semble se dégager des études consacrées à l'ensemble de ces relations avec les mondes extérieurs, c'est que, tout compte fait, l'Afrique s'est plus appauvrie qu'elle ne s'est enrichie. Sur le plan économique, en particulier, les gains durables ont été limités, même si l'on continue de discuter sur les effets produits par l'introduction de nouvelles cultures vivrières à partir des Amériques et de l'Asie, comme le maïs, le manioc, l'arachide ou la banane. Il est certain en revanche que, en s'engageant dans le commerce des esclaves, l'Afrique s'est laissé dépouiller, dans des proportions encore discutées, d'une partie essentielle de son capital le plus précieux, les hommes". M'BOKOLO 1985, p. 39.
- (15) DUPRE 1985, p. 324.

- (16) HERZEN 1976, vol. II, p. 212. Stroganov se réfère à l'ouvrage peu connu de Pierre Hyacinthe AZAIS (1766-1845) : Des compensations dans les destinées humaines... (voir annexe).
- (17) Les enquêtes empiriques non plus. Pour un exemple significatif, voir REYNOLDS 1983.
- (18) C'est à cette double saisie que tendent les techniques décrites dans les manuels de statistique descriptive et d'analyse de données : tables de contingence, corrélations, analyse factorielle... Deux typologies, deux séries concernant un même ensemble sont portées sur un système d'axes, et donnent naissance à un nuage de points dont la forme est appréciée, soupesée, mesurée, commentée. Nous apprenons par exemple qu'à Bodiba, dans le centre de la Côte d'Ivoire, il existe chez les planteurs allochtones une relation linéaire entre l'année d'installation et la superficie cultivée. Un peu plus loin, les auteurs superposent au croisement entre surface cultivée (en ordonnées) et nombre d'actifs familiaux (en abscisses) la double indication de l'origine ethnique des exploitants et de l'indice d'utilisation de main-d'oeuvre salariée. On voit alors, dans le sens des colonnes, qu'à égalité d'actifs familiaux, il faut davantage de main-d'oeuvre salariée pour cultivée une superficie plus grande. Dans le sens des lignes, à superficie cultivée égale, la main-d'oeuvre salariée compense un faible effectif d'actifs familiaux. Dans le cas des Voltaïques, la vente de leur force de travail en dehors de leurs exploitations les confine dans une situation de tout petits planteurs. CHAUVEAU et RICHARD 1983, pp. 83 et 87.
- (19) GRACQ, Lettrines 1, 1967, p. 27.
- (20) CIORAN, Le Mauvais Démiurge, 1969, p. 45.
- (21) Genèse, III, 17 et 19.
- (22) CIORAN, Le Mauvais Démiurge, 1969, p. 47.
- (23) CIORAN, Exercices d'admiration, 1986, p. 47.
- (24) CIORAN, Exercices d'admiration, 1986, p. 53
- (25) STENDHAL, Souvenirs d'égotisme, 1983, p. 109.
- (26) EMERSON, sans date, p. 47 : In nature, nothing can be given, all things are sold.
- (27) POLANYI 1967, p. 76.
- (28) MAURER 1985, p. 108.
- (29) BARE 1985, p. 84, Ce mot est taura'a. A la page 131 de l'ouvrage, J.F. Baré suggère une équivalence entre "échanger" et "changer" (Tauri).
- (30) ALAIN 1963, p. 334 : "En posant que théoriquement tout est égal, il reste l'urgence de vouloir qui se propose à tout homme dès qu'il veut aider les autres ou s'aider lui-même".

- (31) DUPRE 1985, p. 131.
- (32) VALERY 1971, p. 129.
- (33) Voir les schémas très parlants du livre de J. de ROSNAY : Le Macroscopie, 1975.
- (34) BATAILLE 1967, p. 61.
- (35) BATAILLE 1967, p. 63.
- (36) WEIL 1980.
- (37) NIETZSCHE 1974, pp. 150-151.
- (38) BATAILLE 1967, p. 79.
- (39) Voici : "Un luxe authentique exige le mépris achevé des richesses la sombre indifférence de qui refuse le travail et fait de sa vie, d'une part une splendeur infiniment ruinée, d'autre part une insulte silencieuse au mensonge laborieux des riches". BATAILLE 1967, p. 114
- (40) BERGSON 1983, pp. 164-165.
- (41) BATAILLE 1967, p. 79.
- (42) TEILHARD 1955, p. 113.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN - 1963 - Eléments de Philosophie. Paris, Gallimard, Coll. Idées n° 13, 378 p.
- AZAIS (P. H.) - 1846 - Des Compensations dans les Destinées Humaines, Paris, Firmin-Didot frères, 5e édition, 528 p.
- BARE (J. F.) - 1985 - Le Malentendu Pacifique. Paris, Hachette, 278 p.
- BATAILLE (G.) - 1967 - La Part Maudite, précédé de la Notion de Dépense, Paris, Ed. de Minuit, 291 p.
- BERGSON (H.) - 1983 - L'évolution créatrice, Paris, P.U.F., 369 p.
- CHAUVEAU (J. P.) et RICHARD (J.) - 1983 - Bodiba en Côte d'Ivoire. Du terroir à l'Etat : petite production paysanne et salaire agricole dans un village gban. Paris, ORSTOM, Atlas des Structures Agraires au Sud du Sahara, n° 19, 119 p.
- CIORAN (E.M.) - 1969 - Le Mauvais démiurge, Paris, Gallimard, 181 p.
- CIORAN - 1986 - Exercices d'admiration, Paris, Gallimard, 214 p.
- CLAUDEL (P.) - 1967 - Oeuvre Poétique, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1258 p.
- DUPRE (G.) - 1985 - Les naissances d'une société. Espace et historicité chez les Beembé du Congo. Paris, ORSTOM, Coll. Mémoires n° 10?, 418 p.
- EMERSON (R. W.) - sans date - Selected Essays, Londres, Nelson & Sons, 475 p.
- ERNOUT (A.) et MEILLET (A.) - 1985 - Dictionnaire étymologique de la langue latine. Paris, Klincksieck, 4e édition, 833 p.
- GRACQ (J.) - 1967 - Lettrines, Paris, José Corti, 251 p.
- GUSTAFSSON (L.) - 1983 - La mort d'un agriculteur, Paris, Presses de la Renaissance, 199 p.
- HEBBEL (F.) - 1963 - Tagebücher, Stuttgart, Philipp Reclam Jun., 432 p.
- HEIDEGGER (M.) - 1980 - Chemins qui ne mènent nulle part. Paris, Gallimard, Coll. Idées n° 424, 461 p.
- HERZEN (A.) - 1976 - Passé & Méditations, Lausanne, l'Age d'Homme, 4 vol., 468, 434, 276 et 512 p.

- LA BRUYERE - 1962 - Les Caractères, Paris, Classiques Garnier, 622 p.
- M'BOKOLO (E.) - 1985 - l'Afrique au XXe siècle. Le continent convoité. Paris, Ed. du Seuil, Coll. Points n° H 77, 393 p.
- NIETZSCHE (F.) - 1973 - Humain, trop humain. Un livre pour les esprits libres. Paris, Denoël-Gonthier, Coll. Médiations, 2 vol., 199 et 207 p.
- NIETZSCHE (F.) - 1974 - Généalogie de la Morale, Paris, UGE, Coll. 10/?, 301 p.
- OLIVER (R.) - et FAGE (J. D.) - 1978 - A short History of Africa. Harmondsworth, Penguin African Library, 2, 304 p.
- POLANYI (K.) - 1967 - The Great Transformation, Beacon Press, Boston, 315 p. (Il existe une traduction française de cet ouvrage : La Grande Transformation, Paris, Gallimard, 1983, 420 p.)
- PROUST (M.) - 1954 - A la Recherche du Temps Perdu, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 3 vol., 1003, 1224 et 1324 p.
- REYNOLDS (L. G.) - 1983 - The spread of economic growth to the Third World 1850-1980, Journal of Economic Literature, vol. XXI, sept. 1983, pp. 941-980.
- RILKE (R. M.) - 1972 - Les Elégies de Duino, Les Sonnets à Orphée, trad. d'Armel Guerne, Paris, Ed. du Seuil, Coll. Points n° 54, 185 p.
- DE ROSNAY (J.) - 1975 - Le Macroscopie, Paris, Ed. du Seuil, Coll. Points n° 80, 305 p.
- STENDHAL - 1983 - Souvenirs d'Egotisme, Paris, Gallimard, Coll. Folio, n° 1430, 253 p.
- TEILHARD DE CHARDIN (P.) - 1955 - Le Phénomène Humain, Paris, Ed. du Seuil, 348 p.
- ULLMO (J.) - 1969 - La pensée scientifique moderne, Paris, Flammarion, Coll. Champs, 315 p.
- VALERY (P.) - 1971 - Tel Quel, Paris, Gallimard, Coll. Idées n° 240-241, 2 vol. 274 et 278 p.
- WEIL (S.) - 1980 - Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, Paris, Gallimard, Coll. Idées n° 422, 151 p.
- Bible de Jérusalem - 1956 - Paris, Ed. du Cerf, 1669 p.

Département H

« Conditions d'un développement indépendant »

ECONOMIES EN TRANSITION

Secteur informel, développement agricole
et macro-économie,
anthropologie du développement

MAI 1987

CRSTOM

213, rue La Fayette
75480 Paris Cedex 10
☎ : 48.03.77.77